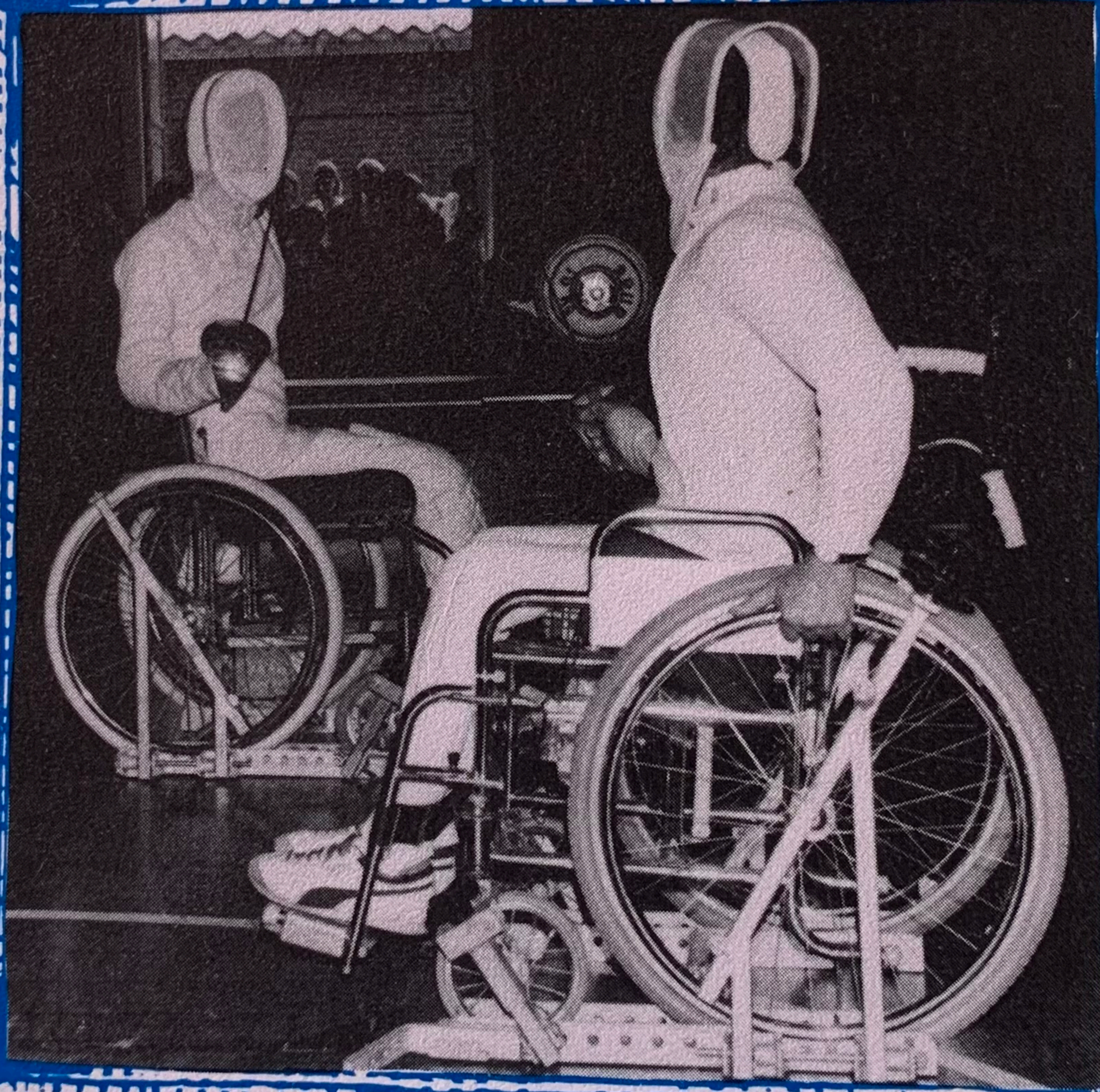


I.S.S.N. 0181-7000

Académie des Blindés



JUILLET 1979

N° 7 - 10 F



Revue Trimestrielle

publiée par l'A.A.F.

FÉDÉRATION FRANÇAISE D'ESCRIME

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de la publication :
Robert HEDDLE ROBOTH

Rédacteur en Chef :
Pierre LACAZE

Pédagogie :
Pierre THIRIOUX

Documentation - Archives :
Gilles MANCET

Conseiller technique
et relations extérieures :
Michel PÊCHEUX

Abonnement - Publicité :
René HOCQUEL

Maquettes :
Jean-François TOURNON

Revue trimestrielle publiée
par

**L'ACADÉMIE d'ARMES
de FRANCE**

13, rue de Londres
PARIS

Abonnements : 4 numéros, 40 F

Étranger : 60 F

SOMMAIRE

du n° 7 - Juillet 1979

	Pages
Éditorial de Jack GUITTET Président de la F. F. E.	
1. - Le carnet de l'A.A.F.	7
2. - Grandeur et Servitude du Maître d'Armes	10
3. - Escrime et Philosophie	21
4. - L'enseignement de l'escrime en France	
- L'escrime chez les Handicapés physiques	27
5. - Le duel dans le théâtre français	48
6. - Un Rival de Saint Georges	53

GIUSEPPE GIANFALDONI, RIVAL DU CHEVALIER DE SAINT-GEORGES



Dans le premier numéro de cette nouvelle revue de l'Académie d'Armes, maître Pierre LACAZE a présenté une biographie de « l'imitable » Saint-Georges, superlatif que lui décerne Antoine la Bœssière, son ami et compagnon d'enfance. M^e Lacaze mentionne l'assaut que livra Saint-Georges au maître Giuseppe Gianfaldoni, l'une des plus fines lames de l'époque et à qui le maître anglais Henry Angelo consacre plusieurs pages dans ses « *Reminiscences*. »

C'est au cours d'un séjour à Florence qu'Angelo entendit parler pour la première fois de Giuseppe Gianfaldoni, plus connu en France sous le nom de Joseph Faldoni. Intrigué par ce qu'il avait appris sur ce personnage, il pria l'un de ses amis, M^r Watson, en résidence à Livourne, de lui transmettre tous les renseignements qu'il pourrait recueillir sur ce brillant tireur d'armes. Watson put interroger Michelo Gianfaldoni, frère aîné de Giuseppe qui avait survécu à celui-ci. Michelo était alors âgé de 75 ans en 1827, date de l'entretien que Watson eut avec lui. H. Angelo parvint ainsi à en savoir plus sur la vie d'escrimeur et de duelliste de Giuseppe.

Giuseppe était le fils d'Andrea Gianfaldoni de Pise, maître d'armes réputé qui tenait salle à Livourne. Nombreux furent ses élèves qui s'illustrèrent sur les pistes d'escrime d'Europe et nul tireur, affirme-t-on, ne parvint à prendre le meilleur sur ce maître au cours d'un assaut public. Les frères Angelo fréquentèrent la salle d'Andrea Gianfaldoni et apprécièrent l'enseignement qu'ils y reçurent.

Giuseppe naquit à Livourne le 6 janvier 1739. Il avait donc sensiblement le même âge que Saint-Georges puisque le document très officiel des archives de la Seine fournit la date du décès de Joseph Boulogne, alias Chevalier de Saint-Georges et son âge, soixante ans en 1799. La Bœssière fils dans sa Notice Historique sur Saint-Georges situe toutefois la date de naissance de son ami au 5 décembre 1745.

Andrea Gianfaldoni prit évidemment soin lui-même de l'éducation d'escrimeur de son fils Giuseppe et celui-ci devint bien vite l'un des meilleurs tireurs de son pays. En 1759, Giuseppe fit une tournée en Italie et il n'eut aucune peine à dominer tous les escrimeurs qui lui furent

opposés. En 1761, il eut un différend avec un officier d'un régiment toscan, bretteur redoutable, qui le provoqua dans la rue. Faldoni surpris de sa témérité se mit prestement en garde et le toucha à quatre reprises ce qui aurait dû mettre fin à ce duel mais se rendant compte que son adversaire avait une cotte de maille sous son pourpoint, Faldoni lui annonça : - « Je vais maintenant vous achever. » Il se préparait à le toucher au cou, lorsque deux officiers, « à leur grande honte, » ajoute le maître Angelo, l'en empêchèrent en les séparant.

En 1763, Faldoni se rendit à Rome en compagnie d'un escrimeur français en renom, M. Delliser (1). Il fit assaut contre le Major Ruggero de Roco Picolomini, escrimeur italien de première force, attaché au service du Roi de Pologne. Ils disputèrent quatre assauts et chaque fois Faldoni prit le meilleur sur son adversaire. Le Major écrivit alors à Andrea Gianfaldoni en ces termes : « Je me réjouis d'avoir eu le privilège de connaître votre fils et de faire assaut avec lui. J'estime que c'est un escrimeur d'un niveau remarquable et tous les spectateurs l'ont applaudi, surpris par la vitesse de ses coups droits et de ses actions raisonnées. »

En 1764, Monsieur Delliser l'invita en France afin qu'il y rencontrât un maître de Marseille avec qui Delliser avait parié 100 louis d'or que Faldoni gagnerait un assaut disputé en six touches. Faldoni permit à Delliser de gagner son pari, sans difficulté aucune. Il se rendit ensuite à Lyon où il s'associa au maître Simon qui avait une salle prospère. Le maître lyonnais accueillit son collègue italien bien volontiers.

Faldoni ne tarda pas à convaincre tous les experts de son habileté. Tous furent d'avis que Saint-Georges était le seul capable de lui donner une réplique valable. Monsieur Louis Delavoiner, professeur de chimie et passionné d'escrime, avait connu Faldoni à Livourne et présenta le maître italien à Saint-Georges. Ce dernier toutefois refusa cette rencontre d'escrime, ne souhaitant pas tirer contre un Italien. Saint-Georges avait-il des idées préconçues sur l'École Italienne d'Escrime ? Angelo ne nous en apprend pas plus sur ce point. On peut penser que Saint-Georges n'aimait pas le style des tireurs transalpins, pronant peut-être davantage que les Français furia ou engagement physique, dirait-on aujourd'hui. Pour Saint-Georges, l'escrime était véritablement un art d'agrément,

Note (1) : L'orthographe des noms propres français cités par H. Angelo n'est peut-être pas exacte. Nous avons cependant préféré nous en tenir à la graphie relevée dans l'édition anglaise du livre *Reminiscences*.

une manière de converser avec son vis-à-vis qu'il considérait davantage comme un partenaire que comme un adversaire. Disputer un assaut équivalait à disputer une partie d'échecs. Il avait la réputation d'être bon, généreux et modeste, n'éprouvait pas un besoin ostentatoire d'étaler sa supériorité. La Bœssière fils nous affirme qu'il savait être complaisant avec ses amis lorsqu'il croisait le fer avec eux et veillait à ne jamais être violent. « Sa main était si légère et il la soutenait à une si belle hauteur qu'il n'a jamais blessé personne dans le temps où les masques n'étaient point en usage. »

En se livrant à quelques menues conjectures, on peut comprendre le peu d'empressement de Saint-Georges à rencontrer Giuseppe Faldoni et l'impatience du maître italien à se mesurer avec le prodige de Texier la Bœssière. Saint-Georges ne pouvait ignorer que Faldoni, professionnel des armes, désireux d'affermir sa réputation tirerait en usant de toute sa science et de sa détermination. Saint-Georges ne pouvait être aussi motivé. Esprit éclectique et dilettante, il s'adonnait à de multiples activités corporelles et artistiques : danse, équitation, chasse, patinage, natation, chant, autant de domaines où il excellait. C'était en outre un violoniste virtuose compositeur de musique et chef d'orchestre. Il ne consacrait donc pas tout son temps à la pratique des armes, comme le faisait son rival italien.

Ne pouvant se mesurer à Saint-Georges, Faldoni entreprit alors d'effectuer une tournée des salles d'armes parisiennes afin d'y rencontrer les meilleurs tireurs, amateurs et professionnels et chaque fois, il se faisait délivrer une attestation de ses succès. Les maîtres d'armes de Paris réussirent finalement à convaincre Saint-Georges qu'il importait d'accepter une rencontre avec Faldoni et de l'empêcher de retourner en Italie avec une réputation d'invincibilité. Saint-Georges se laissa fléchir et un assaut fut prévu le 8 septembre 1766. Plusieurs centaines de spectateurs assistèrent à cet événement. Tous les maîtres de la capitale s'étaient déplacés ainsi qu'un grand nombre de maîtres de province.

H. Angelo cite dans son livre la lettre que Faldoni écrivit à son père le lendemain de l'assaut : « J'ai enfin livré hier le dernier de mes assauts à Paris avec le premier tireur de France et je ne peux rien moins admettre que je ne pense pas qu'il existe, à l'heure actuelle, un tireur d'une égale force. Mais le succès que j'ai remporté a été si brillant et total, en présence d'un escrimeur aussi illustre et redoutable, que je vous dirai brièvement que je lui ai porté les

deux premières touches, ai reçu la troisième, ai placé la quatrième par coup droit, jugé la plus belle action de l'assaut, j'ai été à nouveau touché au cinquième coup de bouton et j'ai réussi la dernière touche qui fut la dernière. Je ne puis vous rapporter ici les louanges et les compliments que j'ai reçus des nobles et des maîtres et ils m'ont tous assuré qu'on n'avait jamais vu un tel assaut à Paris auparavant. Le nom de cet homme est Saint-Georges et il passe pour être le meilleur escrimeur d'Europe et vraiment ses attaques ont la rapidité de l'éclair. Il se fend de très loin et ses parades sont presque impénétrables. »

C'est à partir de cette lettre que cite H. Angelo dans son livre que la plupart des chroniqueurs d'escrime rapportent que Saint-Georges fut battu. Doit-on toutefois accorder crédit à ce témoignage ? Peut-on être en effet juge et partie en l'occurrence ? Giuseppe Faltoni écrivant à son père, vénérable patriarche latin, de surcroît son professeur d'escrime, aurait-il pu décemment annoncer qu'il n'avait point paru à son avantage ? Mais peut-on aussi mettre en doute la parole de Faltoni, homme d'honneur assurément ?

Ce résultat est source de controverse, peut-être parce que A. J. J. Posselier, fils adoptif du maître Gomard, affirme dans sa *Théorie de l'Escrime* que si Faltoni prit les deux premières touches, il fut bel et bien battu ensuite. Il rapporte cependant ce résultat sans aucun document à l'appui et soixante dix-neuf années plus tard ! En outre, l'objectivité de Posselier dit Gomard ne paraît pas toujours irréprochable. Il semble en effet prompt à encenser ceux qu'il estime ou ceux aussi à l'égard de qui il a des obligations. Ainsi, en dédiant son ouvrage au Comte de Bondy, personnage influent de l'époque, il n'hésite pas à le comparer à Saint-Georges. Il est vrai que le Comte, brillant escrimeur au demeurant, a été l'élève de Gomard père. Dans un même ordre d'idées, toujours selon Posselier, le plus fort amateur à s'être présenté devant Saint-Georges aura été le comte de Codrosi, encore un élève de Gomard père ! Cette appréciation ne correspond toutefois pas à celle de Letainturier-Fradin, le grand érudit des armes qui lui, estime que le plus redoutable opposant du prestigieux chevalier fut Cavin de Saint-Laurent, célèbre aventurier de l'époque. Or Posselier précise dans son traité que lors de cette rencontre, Saint-Georges - Cavin de Saint-Laurent, Cavin toucha son adversaire sept fois mais reçut vingt-sept touches !

Qu'importe en fait que Faltoni ait placé une ou deux touches de plus ou de moins. Un

champion de fleuret, aussi talentueux soit-il, peut-il être irrésistible ? Si nous reprenons le témoignage de Faltoni, nous soulignerons que le plus grand éloge que le rival de Saint-Georges se décerne, dans cette lettre adressée à son père, c'est de mentionner qu'il a porté la plus belle touche en cours d'assaut. Le fleuret n'était-il pas à cette époque une façon, parmi d'autres, de faire valoir sa finesse et son adresse ? La manière de toucher valait alors souvent mieux que la touche elle-même, ce qui ne semble plus être nécessairement un « impératif catégorique » de nos jours !

Après son assaut contre Saint-Georges, Faltoni avait adressé un placet au Roi afin d'être autorisé à ouvrir une salle d'armes à son nom et « cette faveur lui fut accordée sur-le-champ. » Les lyonnais admiraient cet homme élégant, plume au chapeau, portant une canne-épée et se promenant à travers les rues de la ville.

Angelo rapporte l'attentat dont Faltoni faillit être victime à Lyon. Deux hommes, déguisés et vêtus d'un uniforme visitèrent sa salle. Ils croisèrent le fer avec lui et lui proposèrent ensuite de faire une promenade à la campagne avec eux, l'invitant à prendre un rafraîchissement dans une auberge. Très poliment, Faltoni accepta de les suivre. Dès qu'ils parvinrent à l'auberge, les deux hommes rudoyèrent Faltoni et se moquèrent des Italiens. Faltoni vit bien qu'ils lui cherchaient querelle et avaient des intentions homicides. Crânement, il fit face en leur posant cette question : - « Vous êtes-vous déjà pris de querelle avec un italien ? » Ils répondirent par la négative. - « Un Italien, reprit alors Faltoni, vous devez le savoir, soufflette son adversaire avant de se battre. » Et en leur demandant de se lever, il les giffla tous les deux. Il tira alors son épée et leur annonça qu'il croiserait le fer à un contre deux. Ses agresseurs n'osèrent pas même relever le défi, tant était grande la détermination de Faltoni et l'assurance dont il faisait montre les glaçant d'effroi. Faltoni les obligea à lui dire qui était l'instigateur de cette machination et il apprit ainsi que ces deux tueurs avaient été envoyés par ce maître marseillais qui furieux d'avoir été humilié et perdu son or, désirait se venger.

Joseph Faltoni, homme plein de panache, connut une fin tragique. En essayant de ramener sur la berge l'un de ses jeunes élèves qui venait de couler dans le Rhône, il plongea à plusieurs reprises pour tenter de le sauver. Une immersion prolongée provoqua une « rupture d'une artère du cou, » mentionne H. Angelo, ce qui fit

de lui un homme désormais très diminué et incapable du moindre effort. Faldoni n'avait que trente-neuf ans et il était encore en pleine force de l'âge. Nous avons soumis à un médecin les minces précisions qu'Angelo avance dans son récit afin d'essayer de savoir quelle pouvait être la nature du mal dont souffrait le maître italien et notre expert médical pense que Faldoni a pu être victime d'une hémorragie carotidienne, pouvant amener des troubles de paralysie latérale.

Le désespoir de Faldoni fut tel qu'il décida de mettre fin à ses jours. Il était sur le point de se marier avec une jeune personne nommée Thérèse Mosnier, fille d'un chirurgien lyonnais et dont il était très épris. Il lui annonça que puisqu'il ne pouvait désormais l'épouser, il ne désirait plus vivre. Thérèse le supplia de mourir avec lui et Faldoni usa de son éloquence pour l'en dissuader. Elle insista tant cependant qu'il fit mine d'accepter et le jour fixé pour leur funeste dessein, il plaça devant elle deux verres de crème de tartre en lui disant : - « C'est du sublimé (chlorure mercurique), poison violent. » Sans hésiter, elle vida l'un des verres. Il lui révéla alors la teneur du breuvage.

Le lendemain, ils se retrouvèrent dans une chapelle, dans la proche campagne de Lyon. Joseph Faldoni et Thérèse Mosnier avaient conçu un dispositif à partir d'un cordon reliant les détentes de leurs pistolets chargés. Les deux amants appuyèrent chacun un pistolet sur leur poitrine et l'un deux tira sur le cordon. Ils moururent le dimanche 30 mai 1778. La jeune fille avait écrit à sa mère pour lui dire que puisqu'elle ne pouvait s'unir par les liens du mariage à celui qu'elle aimait, elle voulait se joindre à lui dans la mort. Angelo mentionne

que le constat de police de ce double suicide se trouve aux archives du Tribunal de Fréjus, archives transférées depuis à Draguignan et de patientes recherches pourraient permettre de retrouver le récit officiel de cette tragédie.

Le maître Angelo termine ce triste récit en brossant un portrait très flatteur de Giuseppe Gianfaldoni, « très bel homme, mesurant un mètre quatre-vingts, bien fait de sa personne, remarquablement fort, large d'épaules et de torse, exceptionnellement courageux, généreux et chaleureux. »

Nous pouvons nous demander, pour terminer, pourquoi Faldoni, personnage si attachant et héroïque, n'a pas eu la notoriété de Saint-Georges. Maître Lacaze, dans son étude, souligne si justement que « Saint-Georges fut honoré au XVIII^e siècle, oublié au XIX^e, redécouvert au XX^e... et que l'escrime doit à la musique d'avoir permis de faire passer à la postérité l'une des plus fines lames de son histoire ». Dans son traité d'armes, La Bœssière fils répond en ces termes à la question que nous nous posons : « Les tableaux survivent aux peintres, les marbres aux statuaires, l'œuvre de musique et de poésie au musicien et au poète ; il n'en est pas ainsi des exercices du corps : la danse, les armes, l'équitation ne laissent point de traces de l'exécution parfaite de ceux qui s'y sont distingués. Les contemporains seuls, témoins de ces prodiges, en gardent le souvenir. »

Daniel MARCIANO

